

ville, de Dalayrac, de Della Maria, de Fontmichel, de Xavier Boisselot, d'Aimé Maillart, de Félicien David, de Berlioz, de Reyer et de Bazin. La colonie phocéenne en a vu naître trois.

Bazin (François-Emmanuel-Joseph) naquit à Marseille le 4 septembre 1816 et entra comme élève au Conservatoire le 18 octobre 1834. Ses maîtres furent MM. Dourlen, Le Couppey, Benoit, Halévy et Berton. En 1840, il obtint le premier prix de composition au grand concours de l'Institut. L'intermède lyrique qui lui valut ce succès, *Loyse de Montfort*, fut exécuté à l'Opéra le 4 octobre 1840 et accueilli avec faveur par le public. On y a remarqué la romance chantée par Gaston de Montfort : *Reine des cieux, prends sous ton aile l'épouse en deuil* ; le trio sans accompagnement : *C'est l'étoile dans la nuit*, et le duo : *Tant d'amour m'entraîne*. Peu de temps après, M. Bazin se rendit à Rome où il composa plusieurs morceaux de musique religieuse. Revenu à Paris au bout de trois ans, il fut investi du cours de solfège et ensuite du cours d'harmonie au Conservatoire. C'est vers cette époque (1846) qu'on le voit débiter à l'Opéra-Comique par le *Trompette de M. le prince*, joli petit acte, plein de vivacité et de grâce. Le *Malheur d'être jolie*, joué l'année suivante (mai 1847), au même théâtre, est l'histoire d'une jeune damoiselle que son tuteur veut contraindre à épouser un vieux baron. Pour échapper à son prétendu et se conserver à l'amour du page Isolier, la jeune fille prend un élixir qui doit la rendre laide aux yeux du baron. Le tuteur, instruit de cet innocent sortilège, n'oppose plus d'obstacle à l'union des deux amants. Telle est la donnée imaginée par M. Charles Desnoyers et sur laquelle M. Bazin a écrit une partition d'un style archaïque qui ne manque pas d'intérêt.

Des œuvres de plus longue haleine, *la Nuit de la Saint-Sylvestre*, opéra en trois actes (juillet 1849), et *Madelon*, opéra-comique en deux actes (26 mars 1852), donnèrent au compositeur l'occasion de montrer son talent dramatique et les qualités de son instrumentation. Mais M. Bazin ne tarda pas à revenir aux pièces en un acte. *Maître Pathelin*, joué le 12 décembre 1856 au théâtre de l'Opéra-Comique, et dont le sujet est emprunté à la comédie de Brueys, est une des meilleures pièces à succès que possède le répertoire.

Depuis *Maître Pathelin*, M. Bazin n'a plus fait représenter que les *Désespérés* (1859), acte d'une extravagance peu digne de l'Opéra-Comique, le *Voyage en Chine* (1866), pièce si burlesque que les éclats de rire du parterre permettent difficilement d'entendre la musique, et l'*Ours et le Pacha* (1870).

Outre les productions dramatiques que je viens de passer en revue, M. Bazin a publié un *Cours d'harmonie théorique et pratique* à l'usage des classes du Conservatoire dont il est un des professeurs les plus estimés. Il est directeur de l'enseignement du chant dans les écoles communales de Paris et a écrit, à l'usage des Orphéons, un certain nombre de compositions chorales dont la plus connue est celle des *Chants du Eosphore*. En

souvenir du plaisir qu'il lui avait procuré, le roi de Prusse a conféré à l'auteur du *Voyage en Chine* et de l'*Ours et le Pacha* la croix d'officier de son ordre de la Couronne Royale. M. Bazin a été élu membre de l'Institut en remplacement de Carafa.

## MAILLART

(AIMÉ)

NÉ EN 1817, MORT EN 1871.

Doué à un haut degré du sentiment dramatique, Aimé Maillart a peu produit, mais il a su se faire un nom par quelques succès éclatants.

Il naquit à Montpellier le 24 mars 1817. Son père, après avoir été comédien en province, vint à Paris et y fonda une agence d'affaires dramatiques. L'un de ses frères a tenu l'emploi des jeunes premiers à la Comédie-Française pendant vingt ans environ. Maillart commença l'étude de la musique dans sa ville natale, et l'acheva au Conservatoire de Paris, où il suivit le cours de violon de Guérin, ceux d'harmonie et de contre-point de M. Elwart. Plus tard, il étudia la fugue et la composition sous la direction de Leborne. Il obtint le premier prix de fugue en 1838 et le premier grand prix de composition en 1841 ; le titre de sa cantate était *Lionel Foscari*. Le lauréat du concours de l'Institut, après avoir passé deux ans à Rome, parcourut l'Allemagne. De retour à Paris, Maillart, en dépit de ses classiques lauriers, eut à subir une longue attente et resta plusieurs années sans pouvoir faire l'essai de son talent, faute d'un poème d'opéra. Enfin MM. Dennery et Cormon lui mirent entre les mains le livret de *Gastibelza*, opéra en trois actes, qui fut joué le 15 novembre 1847 pour l'inauguration de l'Opéra national fondé par Adolphe Adam. La fameuse ballade de Victor Hugo, popularisée par la musique de Monpou, est bien connue ; tous les carrefours ont retenti de ce refrain :

Le vent qui souffle à travers la montagne  
Me rendra fou.

Comment l'homme à la carabine est devenu fou, la pièce nous l'explique. C'est sur un faux soupçon de l'infidélité de doña Sabine que Gastibelza perd la raison. Pour se venger, il dérobe des papiers qui seuls peuvent sauver le père de doña Sabine impliqué dans un procès capital. Par bon-

heur tout se retrouve au dénouement, les pièces justificatives et la raison du fou. Dès son début le compositeur a montré qu'il possédait l'accent dramatique. Le trio du premier acte, le chœur ironique des seigneurs, et l'air pathétique de Gastibelza ont été surtout remarquables.

*Le Moulin des Tilleuls*, opéra-comique en un acte, représenté à l'Opéra-Comique le 9 novembre 1849, a fourni à l'auteur l'occasion de s'exercer dans le style militaire et dans le style champêtre. Tout l'intérêt de la pièce est dans ce contraste; les couplets du sergent, dont l'orchestration produit des effets piquants, la pastorale pour soprano : *A mes moutons en m'éveillant*, naïve et bien rendue, enfin la romance : *Loin du pays, n'ayant plus d'espérance*, ont laissé de bons souvenirs.

*La Croix de Marie*, trois actes (10 juillet 1852), n'occupa l'affiche que quelques jours, bien que la musique fût loin d'être médiocre. Maillart se releva en faisant jouer au théâtre Lyrique, le 19 septembre 1856, les *Dragons de Villars*, celui de ses ouvrages qui a eu le plus de succès, et que l'on considère comme le meilleur. C'est que l'on y rencontre plus que des mélodies charmantes : on y admire des beautés d'un ordre élevé, telles que la prière : *Soutien de l'innocent*. L'air de Rose Friquet se compose de trois mouvements excellemment traités; de l'andante : *Espoir charmant ! Sylvain m'a dit : Je t'aime*, qui est suave et expressif; d'un petit allégretto piquant : *Ah! voyez, voyez cette figure*, et de la cabalette : *Oui, c'est moi qu'il a choisie*, dont la phrase principale a de l'élégance et aussi de la chaleur. Le petit duo : *Quelle folie! moi jolie?* les couplets de la *Cloche*; la romance de Sylvain : *Ne parle pas, Rose, je t'en supplie*; le chœur : *Heureux enfants de la Provence*; le cantabile du troisième acte : *Il m'accuse, il me croit coupable*, sont les autres morceaux saillants de cet opéra.

Les *Pêcheurs de Catane*, donnés au théâtre Lyrique le 17 décembre 1860, ont pour sujet une passion malheureuse, un amour contrarié par la différence des rangs, assez analogue à celui que M. de Lamartine raconte dans *Graziella*. Rien de moins gai par conséquent que cet opéra-comique. Quant à la musique de Maillart, elle se reconnaît à ses qualités habituelles : la couleur, le caractère, la force expressive.

La dernière production qui soit sortie de la plume de notre compositeur est *Lara*, représenté à l'Opéra-Comique (1864). Le nom de Lara rappelle un des sombres poèmes dus au génie de Byron; mais le héros de la pièce de MM. Cormon et Michel Carré se compose à la fois de Lara et du Corsaire. L'action est si sobre, pour ne pas dire si sèche dans les ouvrages du grand poète anglais, que celui qui les met à la scène est forcé de les couvrir de deux à deux comme en usaient Plaute et Térence, avec les comédies de Ménandre, quand ils les voulaient adapter au théâtre latin. Dans le cas dont il s'agit, les critiques n'ont pas trouvé en général cette suture très-habilement faite. Cependant Maillart a enlevé le succès de l'œuvre, grâce

au mérite d'une partition entraînant et d'un effet irrésistible dans quelques scènes. Le premier acte contient un beau chœur d'hommes, la balade suivie du refrain : *On te pendra*, et les couplets de Lambro : *Comme un chien fidèle*. Dans le second, il y a des couplets bien tournés et chantés encore par Lambro, la grande scène où Kaled chante la romance arabe : *A l'ombre des verts platanes*, et le finale qui est traité magistralement; enfin, dans le troisième acte, la scène du rêve est un digne pendant de celle qu'on trouve dans *Haydée*. Tout en reconnaissant à la fois le mérite du compositeur dans cette œuvre et l'accueil favorable que le public lui a fait et auquel le talent si original de M<sup>me</sup> Galli-Marié dans le rôle de Kaled a bien un peu contribué, je ne pouvais me défendre de quelque inquiétude en voyant Aimé Maillart subir l'*influenza* du *jettatore* Wagner. Il en est résulté, dans certains passages de la partition, des modulations enharmoniques d'une dureté extrême et des hardiesses extra-musicales à l'usage des sujets translucides, mais qui ne sauraient charmer les gens de goût. Aimé Maillart était assez riche de son propre fonds pour ne pas se mettre à la remorque d'une théorie qui l'aurait infailliblement privé de l'exercice de ses belles facultés naturelles.

Jouissant d'une certaine aisance, et n'étant stimulé ni par la nécessité du travail, ni par l'ambition, Maillart se laissa entraîner à un genre de vie aussi préjudiciable à sa santé délicate qu'à son avenir artistique.

Le livret de *Maritana* (Don César de Bazan) lui avait plu. Il laissa confier cette tâche à un autre compositeur; ne travaillant que par caprice, il perdit l'usage des dons précieux qu'il avait reçus : l'inspiration, la passion, la couleur, le sentiment scénique. C'étaient là des facultés maîtresses. Son caractère était aimable et au moins sympathique; nul doute qu'il ne fût appelé à garder son rang à côté de MM. Victor Massé, Félicien David, Gounod. Au mois de décembre 1870, il se rendit à Antibes, dans l'espoir d'y obtenir une amélioration dans l'état de sa santé. Ce fut en vain. Il mourut à Moulins (Allier), le 20 mai 1871, dans la maison de son ami, le docteur Chomet; il était âgé de cinquante-trois ans.